FEUILLETON DU SAMEDI

LE SACRIFICE D'UNE MÈRE

CHAPITRE V

(Suite)

—De grâce, Miss Mac-Bayle, s'écria-t-il, l'œil en feu, la voix tremblante, de grâce, continuez votre récit... Quelle histoire touchante !

Et Margaret, ignorant l'amour du jeune homme, et ne lisant dans ses yeux humides qu'une pitié sincère, continua de raconter sans entrer dans de minutieux détails toutefois, comme nous allons le faire, l'histoire de Germaine.

Donc les années passèrent. Elles passent toujours si vite les années ! Et voici que Germaine était une gracieuse fillette de dix ans. Tous admiraient sa taille élancée, son cou aux lignes ondulantes qui supportaient une charmante petite tête couronnée de cheveux noirs.

Mme de Guérande était pour l'enfant la sagesse qui prévoit et signale l'écueil, l'intelligente directrice qui forme une autre intelligence, l'âme généreuse qui enveloppe de dévouement une autre âme. Elle était véritablement la mère de Germaine, et Germaine l'aimait de toutes ses forces.

Depuis de longues années, la famille de Guérande avait quitté Paris. L'été se passait en voyages. On allait de plage en plage, de ville d'eaux en ville d'eaux ; puis avec le soleil qui faiblissait sur la vieille Europe, on se rabattait sur le continent africain.

Chaque hiver, la villa des Myrtes ouvrait à ses hôtes ses jardins, ses patios et son alons oriental.

Qui dira ce que là-bas, à Paris, dans la mansarde délabrée, on avait souffert, ce qu'on souffrait encore !

Germaine ! on l'appelait Germaine ! Quel doux nom ! l'alsacienne le murmurait sans cesse, en y mettant une expression passionnée, et, le soir, elle embrassait follement le petit portrait, demandant à l'enfant adoré de venir la visiter dans ses rêves, puisque la cruelle vie les avait séparées.

Hans seul la retenait à Paris ; mais les longues souffrances de l'infirmes eurent un terme. Il mourut en bénissant le dévouement de Suzel, et dès lors Suzel n'eût qu'un désir : rejoindre son enfant.

Que lui importaient ses promesses faites au docteur Lauthier : elle avait trop souffert. Elle avait bu toute l'amertume de la coupe. Il lui fallait sa fille. Elle la réclamerait. On la lui rendrait. A défaut de fortune elle lui donnerait son cœur. Comme elle l'aimerait ardemment !... Bien plus que l'autre mère... que l'étrangère...

Les ressources manquaient à Suzel pour entreprendre le lointain voyage. Elle avait appris par le docteur que Germaine habitait l'Algérie.

—Eh bien, pensa-t-elle, je marcherai le long des routes en mendiant mon pain, et la vente de tout ce que je possède paiera la traversée.

Elle partit donc. Dieu ! qu'elle eut chaud sous le brûlant soleil de l'été ! qu'elle souffrit sous les brouillards de l'automne ! Puis encore, que de refus, que de dures paroles sur son chemin !

Bien souvent la faim la torturait ; mais pour rien au monde elle n'eût voulu retourner en arrière, retrouver sa mansarde et son paisible labeur ; car au bout de toutes ces souffrances il y avait Germaine, ce précieux trésor qu'elle allait reprendre.

A Marseille, le petit sac cousu dans son corsage contenait encore la somme voulue pour payer son passage. Elle avait tant maugré, elle s'était tant privée de toutes choses !

Là, sur le paquebot, mêlée aux passagers des troisièmes, elle connut quelques heures de repos. La tête appuyée sur les cordages, elle put sourire au bonheur qui approchait.

Parfois elle fermait les yeux, et son visage sillonné de rides, vieilli avant l'âge, prenait une expression calme et sereine.

A quoi rêvait Suzel ? A son enfant, à coup sûr ! c'est le rêve de toutes les mères. Elle la voyait charmante de beauté et de sourire.

Et le paquebot avançait, mollement bercé sur les vagues. Les côtes algériennes se dessinaient dans cette vapeur diaphane qui précède l'aurore, puis, peu à peu, elles devinrent nettes et distinctes ; le navire entra en rade, et bientôt les parent atterrir.

Le premier soin de l'alsacienne fut de combiner avec son extrême misère une extrême propreté. Elle répara les déchirures de ses vêtements et employa ses dernières ressources à l'achat d'une mante qui cacherait son misérable costume ; car, quoique très pauvre, elle voulait paraître très digne devant Germaine. Puis, le cœur palpitant, elle se dirigea vers la villa des Myrtes.

C'est doux d'approcher du but ; c'est parfois plus doux d'y être arrivé. Et la voyageuse, oubliant le long chemin, les dangers supportés, la fatigue endurée, murmurait tout bas :

—Germaine !... mon amour !... te revoir !

Parfois sa joie était si vive qu'elle ne pouvait continuer de franchir la route poussiéreuse. Tout oppressée, elle s'appuyait à une haie de jasmin, ou sur la tige d'un palmier.

Le jour tira à sa fin lorsqu'elle aperçut la maison mauresque. Le soleil s'enfonçait dans la mer comme un globe enflammé, et le parfum sauvage du pays, ses senteurs de romarin se combinant à celle des orangers, ravivaient la pensée, rendant plus intenses les rêves.

Suzel venait d'atteindre l'arcade du patio, et devant la grille entr'ouverte elle demeurait debout, muette, immobile.

Germaine, assise auprès de Mme de Guérande, dessinait sous la galerie. Ainsi inclinée sur son album, elle était une vivante incarnation de la jeunesse dans toute sa grâce naissante. La pourpre du couchant jetait des reflets de flamme sur sa chevelure brune, et le crayon manié par ses doigts agiles représentait sur le feuillet la fontaine du patio. L'eau coulait dans la vasque de marbre, et un oiseau de la grève voisine, les ailes étendues, venait y boire.

De temps à autre, les yeux de la fillette, quittant le dessin, rencontraient ceux de Mme de Guérande. Ils lui disaient alors dans un expressif regard :

—Je vous aime, chère maman.

Puis, attentive, Germaine reprenait son travail.

Le couchant, en puissant coloriste, éclairait ce gracieux tableau.

Il mettait en lumière les papillons butinant sur les jasmins ; les mosaïques de la cour formant des arabesques variées ; les stores aux couleurs vives, boissés sur les balcons ; il jetait encore un dernier rayon sur le visage si distingué de Mme de Guérande.

Son œil large et doux, fixé sur Germaine rayonnait d'intelligence, et un tendre sourire donnait à cette figure pensive je ne sais quelle vie toute de sentiment.

—Comme elle l'aime ! Mon Dieu ! comme elle l'aime ! murmurait Suzel, en joignant violemment ses mains crispées.

Elle se tenait toujours à l'entrée du patio, cachée par un massif de grenadiers ; et, d'un

regard presque farouche, elle observait, elle devinait la tendresse profonde qui unissait la mère à l'enfant.

Et, tout à coup, sentant son cœur lui échapper malgré elle, Suzel s'élança vers Germaine, la saisit dans ses deux bras, la serra convulsivement contre sa poitrine, en s'écriant d'une voix ardente :

—Ma petite fille !... ma fille !

Effrayée, Germaine poussa un cri aigu, se débattit avec force, et, se dégageant ainsi des bras qui l'enlçaient, d'un seul bond elle fut dans ceux de Mme de Guérande.

Là, elle demeura blottie, pâle et tremblante, jetant sur l'alsacienne un regard terrifié.

Mme de Guérande, très émue, la serrait avec violence, toute prête à la défendre.

Et, l'œil sévère, s'adressant à Suzel :

—Retirez-vous, fit-elle gravement, vous effrayez cette enfant.

Puis, faisant signe à un domestique qui traversait le patio :

—Louis, murmura-t-elle, restez ici : cette femme est folle, sans aucun doute.

Suzel demeurait anéantie. Elle entendit l'accusation et ne se défendit pas. Son regard humide, fixé sur Germaine, exprimait un abîme de poignante douleur. Elle la regardait enlacer sa mère, s'y attacher de toute sa force. Elle contemplait aussi la robe élégante qui parait l'enfant, l'habitation luxueuse où elle passait sa vie, le dessin achevé qui attestait l'éducation soignée donnée à l'héritière des de Guérande, et, tout bas, elle se disait :

—Comment ai-je pu songer à la reprendre ?

Elle tenait maintenant son front caché entre ses deux mains. Une lutte terrible s'engageait dans son cœur. Une seconde fois il lui fallait renoncer à tous les riants espoirs qui l'avait soutenue pendant le voyage. Le pourrait-elle ?

Et toujours elle fermait les yeux, car si elle avait vu Germaine, elle n'aurait pu lui dire en son âme un second adieu... un adieu si poignant ! Et pourtant la reprendre ?... la condamner à la misère ? Elle l'aimait bien trop. Un court moment, pour ceux à qui la vie est souriante, mais un siècle pour la pauvre femme, un long siècle se passa avant qu'elle eût accompli le suprême sacrifice.

Elle tremblait violemment, son âme était broyée, et ce brisement lui causait une si atroce douleur que ses yeux se remplissaient de larmes ; ils apparurent inondés lorsqu'elle abaissa ses mains tremblantes. Elle les essuya violemment, et, s'approchant avec calme de Mme de Guérande, un calme puisé dans son immense amour :

—Pardonnez-moi, dit-elle, cet instant de folie... J'avais une petite fille qui ressemblait à la vôtre... J'ai cru la reconnaître... Mais elle est morte... Je n'ai plus d'enfant ! Un sanglot étouffé brisa sa voix.

—Pauvre femme ! murmurait Mme de Guérande, pauvre femme !

Son âme compatissante, comprenait cette angoisse maternelle ; et, maintenant, par de charitables paroles, elle s'efforçait de consoler Suzel, dont le beau visage, pâle et farouche, s'était adouci.

—Madame, demanda-t-elle enfin avec un regard qui implorait, en souvenir de ma pauvre petite, permettez-moi d'embrasser la main de votre enfant.

Et comme Germaine, encore toute saisie, cachait, avec effroi, ses petites mains dans celles de Mme de Guérande, qui les serrait étroitement :

—Vous ne voulez pas ? fit Suzel. Je ne vous aurais pas fait de mal, pourtant... et à moi, ça m'aurait fait tant de plaisir... à cause de ma pauvre mignonne.